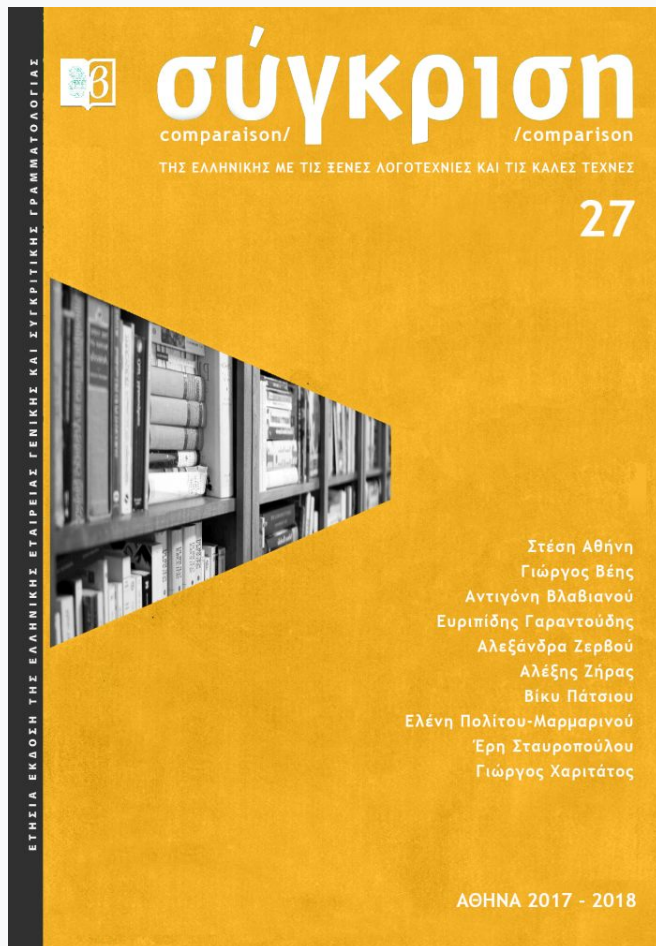


Σύγκριση/Comparaison/Comparison

Τόμ. 27 (2018)



Dimitri T. Analis – Vénus Khoury-Ghata. Des langues pour vivre – le français pour survivre

Antigone Vlavianou

doi: [10.12681/comparison.16352](https://doi.org/10.12681/comparison.16352)

Copyright © 2019, Αντιγόνη Αθανάσιος Βλαβιανού



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

Βιβλιογραφική αναφορά:

Vlavianou, A. (2019). Dimitri T. Analis – Vénus Khoury-Ghata. Des langues pour vivre – le français pour survivre. *Σύγκριση/Comparaison/Comparison*, 27, 98–106. <https://doi.org/10.12681/comparison.16352>

ANTIGONE VLAVIANOU
Université Hellénique Ouverte

Dimitri T. Analis – Vénus Khoury-Ghata.
Des langues pour vivre – le français pour survivre¹

S'il est vrai que la force d'une œuvre est souvent à la mesure du silence qu'elle a dû traverser et vaincre pour voir le jour, ceci est tout aussi vrai de la langue d'expression d'une œuvre, comme c'est le cas pour Dimitri T. Analis et Vénus Khoury-Ghata, tous deux auteurs étrangers d'expression française.

Né à Athènes, Dimitri T. Analis (1938-2012) a fait des études de droit et de sciences politiques à Paris, à Genève et à Lausanne. En tant qu'auteur grec, il choisit d'écrire en langue française. Pourtant, sa carrière de diplomate spécialiste des minorités et des relations sud-est aurait pu l'éloigner de la littérature aussi bien que de la langue française. Quels sont donc les facteurs qui l'ont incité à choisir le français comme langue d'expression, alors même qu'il restait persuadé que «le hasard n'en est jamais un, puisqu'il forme aussi le destin» («Ma francophonie, par quels chemins?», 2) d'un écrivain? Vis-à-vis de quel danger soutient-il, d'ailleurs, que «le français [lui a] sauvé la vie»? (*ibid.*)

D'autre part, quelle crise personnelle ou nationale a poussé Vénus Khoury-Ghata (1932-), poète, romancière et nouvelliste libanaise francophone, à choisir le français comme langue d'expression, elle qui dénonce via son œuvre l'obsession des frontières, et appelle à la rencontre des cultures dans le monde? En effet, quel est le rôle de la langue française dans la construction de l'imaginaire des deux auteurs, sachant que leurs œuvres respectives témoignent toutes deux d'une crise personnelle et politique vis-à-vis des guerres civiles grecque et libanaise? Et partant, quels sont les enjeux culturels dans la veine bilingue des traductions d'Analis et de Khoury-Ghata, dont l'imaginaire puise dans la réalité grecque et libanaise, voire dans la mythologie, la tragédie antique et la culture arabe, respectivement?

«C'est très rarement que j'ai tenté de théoriser ou même d'analyser mes propres écrits, surtout la poésie qui est à la base de l'oral comme de l'écrit et m'offre, de jour comme de nuit, les réponses qui persistent sans jamais épuiser les questions. Car, la clarté du langage m'a été donnée en français. Elle a illuminé, elle éclaire toujours, les racines du grec moderne, l'ancien ayant fondé le monde occidental, ranimé par le latin qui a donné naissance à l'Europe et en grande partie au monde moderne», déclare Analis dans le texte inédit de son intervention au Colloque International, organisé en mars 2010 par le Département de Langue et de Littérature Françaises de L'Université d'Athènes sous le titre «Dialogue des cultures dans l'espace méditerranéen et les Balkans: le français langue

¹ Ce texte présente une version augmentée de mon intervention lors de la Journée d'études internationale «Dimitri T. Analis – L'écriture par-delà les frontières», organisée par le Département de Langue et de Littérature Françaises de l'Université Aristote de Thessalonique le 5 mai 2017.

d'échanges et de partage». Et d'ajouter : «Pour moi, le français, parce qu'il vient de manière équilibrée du grec et du latin surtout, est porteur, plus que toute autre langue de notre continent, de l'harmonie qui s'ouvre sur toute la gamme de la création.» (*ibid*, 1).

Se sentant, d'ailleurs, obligé d'éclaircir lors de cette même intervention sa réflexion et surtout la cause de «[s]on entrée dans les ordres » de la langue française, il se tourne vers son enfance dans les années '40 et se remémore cet enfant de quatre ans dont la mère était malade, et que le père avait confié à une dame française qui habitait tout près d'eux. C'est ainsi qu'il apprit le français en passant la majeure partie de sa journée chez cette institutrice sexagénaire qui, entourée de «meubles d'époque estampillés», lui « faisait lire dans la collection rouge et or la Comtesse de Ségur » et lui « apprenait le protocole et les bonnes manières » contrastant avec les tragiques événements qui se passaient sous sa fenêtre, en pleine guerre civile, entre la droite et ses alliés, les Anglais en uniforme, et les «membres barbus de l'EAM [Front National de Libération] à fière allure» (*ibid*, 2).

Durant son enfance, c'est cette conception antinomique et partagée de la vie entre un *dehors* froid, plein de cadavres d'une pâleur impressionnante, qu'il escaladait dans la rue en rentrant chez lui, et un *dedans* rassurant, inondé de notes de Liszt et de littérature française, qui a fait de Dimitri Analis un francophone, tout en lui apprenant que « l'écriture et la vie form[ent] un couple parfait et indissoluble» (*ibid*, 3).

Pour sa part, Khoury-Ghata, se référant à son enfance dans un quartier populaire de la ville de Beyrouth au début des années '40, se remémore un père francophone – en tant qu'«interprète auprès du haut-commissaire, sous le Mandat confié à la France de 1920 à 1943» (Brunel, 10)– mais dont elle «rêvai[t] d'être orpheline» (*Une maison au bord des larmes*, 12) à cause de ses menaces, des tortures qu'il imposait à son frère, des sanglots de ses sœurs et de la honte d'elle-même qui la clouait au sol, l'empêchant de jouer dès l'âge de neuf ans ; sa mère, qualifiée d' «analphabète bilingue» par Khoury-Ghata, était une «ancienne infirmière non diplômée» laquelle «n'apprit ni l'anglais ni le français ; elle continua à parler un sabir puisé dans deux langues: l'arabe dialectal et celle du colonisateur» (*ibid*, 38).

Si ce père dur et insensible a pu communiquer à sa fille durant son enfance le goût de la langue française, il n'a pas su pour autant effacer la honte de Khoury-Ghata à l'égard de cette morne maison natale «aux orties», qui « montaient à l'assaut de [ses] fenêtres» (« Orties », 34), de la «maison au bord des larmes» – pour reprendre les titres de ses deux romans autobiographiques les plus connus –, ni à l'égard de ce frère-poète ligoté et enfermé pendant dix-huit ans dans un asile psychiatrique par la volonté de son propre père. Suivant la logique simpliste de leur voisine, «[s]on mal v[enait] de ses études. On a contrarié [s]on cerveau en [l]'obligeant à écrire de gauche à droite quand [s]es origines voulaient le contraire. La faute en revient à la France», concluait-elle, «qui a imposé sa langue à des bouches arabes» (*Une maison au bord des larmes*, 54).

On pourrait en rire, bien entendu, sans oublier pour autant que dans tout ce qui nous fait rire il y a toujours du vrai en raison des émotions qui l'ont provoqué.² Est-ce un hasard si –aux antipodes de Dimitri Analis qui déclare que «le français a forgé [s]on caractère et [lui] a ouvert le monde après [lui] avoir sauvé la vie»– Khoury-Ghata avoue qu'elle entretient «des rapports spécifiques et conflictuels avec la langue française» dans son intervention au même Colloque de mars 2010 ? «J'écris le français avec passion, mais dès qu'il y a un problème dans mon pays, il y a un rejet de la langue française», déclare-t-elle. Et elle ajoute : «Pendant la guerre civile au Liban, je m'abritais derrière la feuille blanche pour raconter ce pays qui était en train de brûler de l'autre côté de la Méditerranée ; quand mes compatriotes rasaient les murs [...], moi je rasais les murs de la page blanche parce que j'avais honte d'écrire pendant qu'eux étaient en train de mourir.»³

Afin de saisir ce que revêt pour Vénus Khoury-Ghata l'usage du terme «honte», qui revient toujours dans ses paroles à l'égard de ses compatriotes et de son pays, je me suis appuyée sur un document enregistré à titre personnel, lors du dernier jour du Colloque qui avait réuni Dimitri Analis et Khoury-Ghata, amis de longue date, autour de la même «table ronde» au sujet de leur langue d'expression.

En les écoutant parler, on soupçonne Dimitri Analis de ne pas tout dire dans ses rares paroles, qu'il prononce lentement, à l'opposé de la diction fulgurante et passionnée de Khoury-Ghata. À son aveu désarmant «moi, la langue française me quittait dès que j'avais des problèmes ; que ça soit la guerre de mon pays, la mort de mon mari, je ne savais [plus] écrire ou parler le français», il n'oppose qu'une phrase brève, presque sibylline : «Je ne suis pas amoureux de la langue française ; je suis *dans* la langue française.» (*ibid.*)

Que signifie «être dans une langue» pour ce grec errant qui, «dépouill[é] [tôt] de sa grécité», a cherché plus loin, «dans l'horizon élargi de l'hellénisme» (Dubrunquez, 2), un langage capable de lui garantir une «habitation poétique» bâtie de «mots donnés/ [de] mots copiés, [de] mots anciens / comme [...] de[s] vieux billets ou / [...] des pièces de monnaie usées» (*Terre d'errance*, 57) d'après ses propres vers? Et partant, n'est-ce pas sa persistance dans l'*errance*⁴ qui explique à elle seule son passage d'une langue à l'autre, dans un mouvement d'arrachement capable de lui offrir «la chance d'un autre regard», qui, selon ses propres mots, «tente de saisir [...] l'unité retrouvée» ?⁵

À l'opposé de la douleur de Khoury-Ghata, qui la partage en deux entre sa langue natale et sa langue d'adoption, écrivant «dans une langue et

² C'est chez les humanistes qu'on retrouve l'ancien argument avancé par le comte italien Baldassare Castiglione : «À chaque fois que nous rions, nous nous moquons de [...], nous cherchons toujours à railler et à nous moquer de [...]» ? Cité par Quentin Skinner, «La philosophie et le rire», traduit par Muriel Zaghera, XXIII^e Conférence Marc-Bloch, 12 juin 2001, in <http://cmb.ehess.fr/54>, 1.5.2017.

³ Extrait inédit d'après un document audiovisuel (dvd) enregistré officiellement à titre personnel.

⁴ «Persister dans l'errance c'est / Refuser le rêve nourri d'ombres», *ibid.*, p. 59.

⁵ Analis, D.T. Entretien avec Jean-Marie Le Sidaner, p. 7.

louch[ant] vers l'autre avec l'impression de traverser des frontières à chaque phrase, de devoir payer une taxe, un impôt»,⁶ selon ses mots, Analis se sent double et refuse de subir un déchirement dans sa propre identité: «Comment me couper de cette autre partie de moi-même?», se demande-t-il à propos de sa passion pour «les tragiques grecs, Dante et Cervantes, mais aussi [pour] les contemporains, Cavafy, Camus ou Sэфэris»; cette passion lui prouve combien il est méditerranéen, sans pour autant occulter la partie de lui-même qui se sent «touch[ée] viscéralement» par «les Flandres et la Hollande, [...] [et] aussi Hölderlin, Novalis, Heidegger [...] la musique allemande [...] [e]t puis [s]a langue, le français...» (*Éloge de la proie*, 36).

Si l'écriture dans une autre langue permet, chez Analis, de dépasser le déchirement identitaire pour devenir le lieu de rencontre des deux facettes d'un même individu, chez Khoury-Ghata, le fait de vivre dans la langue arabe qu'elle transpose dans la langue française, comme elle l'a affirmé,⁷ provoque en elle un sentiment lancinant de trahison («Raconter des personnes évanouies dans une langue qui n'était pas la leur revenait à les trahir», déclare-t-elle (*La femme qui ne savait pas...* 102-103)) et de honte («honte à toi qui reconstruis ailleurs avec des pierres puisées dans un mur écroulé», lit-on dans un vers de son *Livre des suppliques* (238), voire, d'embarras («comment crier dans une langue qui n'est plus la tienne» (*ibid*, 234)) et de colère: «Fâchée avec la langue française depuis que tu n'es plus là. Je m'adresse aux autres en arabe, ma vraie langue» (*La maison aux orties*, 39), avoue-t-elle au fantôme halluciné de son mari mort prématurément.

Et pourtant, «appréciée ou rejetée, ta rencontre avec cette langue reste le plus grand événement de ta vie» (*La femme qui ne savait pas...*, 47) se dit-elle dans l'avant dernier de ses romans, paru en 2015. Ce qui ne l'empêche pas de préciser qu'elle a écrit sa poésie et sa prose «dans un français métissé d'arabe, la langue arabe insufflant sa respiration, ses couleurs à la langue française si austère à son goût», au point d'entendre «un bruit de fers qui s'entrechoquent comme pour un duel»⁸ dès qu'elle prend la plume.

À l'inverse de Khoury-Ghata, qui se sent opprimée par les «cloisons étroites» du français qu'elle tâche d'écarter «pour y insérer [s]a phrase arabe galopante, ample [et] baroque»,⁹ Dimitri Analis s'avoue «obsédé», voire «envahi» par la langue de son écriture, au point de faire l'éloge de ses difficultés dans un style poétique et imagé. Je vous propose de prendre le temps d'apprécier un extrait choisi de son livre *Éloge de la proie*:

Dans «s'affirment», ce s qui pousse d'un souffle les deux f après l'obstacle du a. Et cet accent circonflexe de « grâce» s'élevant plus que

⁶ Khoury-Ghata, V. Entretien avec Bernard Mazo, p. 27.

⁷ «Je vis dans la langue arabe que je transpose dans la langue française, d'où mes livres qui se déroulent dans un sol arabe.» Intervention au Colloque International «Dialogue des cultures dans l'espace méditerranéen et les Balkans : le français langue d'échanges et de partage», *op.cit.*

⁸ Khoury-Ghata, V. Entretien avec Bernard Mazo, *op.cit.*

⁹ *Ibid.*

coiffant le a, comme dans «rêve» où le e s'allonge vers le haut, ces deux mots mis côte à côte sont deux symboliques oiseaux noirs. Le s entre le e et le u de «mesure» et puis les deux p d' «approche» faisant barrage à «roche». Toutes ces voyelles et accents ; les t avec leur barre horizontale, les points et virgules – [...] l'immense difficulté des virgules – et, de temps à autre, le crochet de la cédille. [...] Tout ça comme les r de «terre» et d'«errance»... tout ce qui m'enivre dans cette langue faite pour être écrite. Mon lot... (49-50)

Il ne suffit pas de faire remarquer le contraste entre le fracas de fers qui s'entrechoquent en duel chez Khoury-Ghata et le battement rythmé des ailes d'un oiseau qui s'envole chez Analis pour en avoir fini avec leurs points de divergence et de contradiction. D'autant plus que dans leurs deux œuvres c'est le mot « survie » qui revient sans cesse. De quelle sorte de « survie » s'agit-il, en définitive ?

Si Khoury-Ghata pense, à l'égard de sa langue maternelle « débordante de sentiments » – ne fut-ce que de colère, ce qui la rend parfois houleuse et belliqueuse¹⁰ – que la langue « sombre » du français lui a servi de « garde-fou contre les dérapages » (*La femme qui ne savait pas...*, 47), ce n'est pas cependant à elle qu'elle doit sa thérapie ni sa survie, mais à l'acte pur et simple de noircir de son encre les pages de sa vie. « Noircir le passé, [...], [est] devenu ta thérapie, ton arme contre la peur qui t'assaille dans l'appartement soudain vide », se dit-elle à elle-même à la manière de Marc Aurèle. Et elle ajoute dans une lucidité accrue :

L'écriture te sauve à chaque défaite, à chaque perte d'un être cher. [...]; l'écriture te tenant lieu de colonne vertébrale, de garde-fou contre le mal d'être, le mal de vivre. (ibid, 106, 66)

Face à cette écriture thérapeutique qui l'aide à survivre, Dimitri Analis n'oppose que le regard libre d'une errance à l'infini, tels « les r de "terre" et d' "errance" » qui l'enivrent dans le français écrit et les « deux symboliques oiseaux noirs » qui s'envolent des mots « rêve » et « grâce » à ses yeux. Ne déclare-t-il pas dans ses « Notes en marge du siècle » qu'est l'*Éloge de la proie* : « La liberté est un élan. Pas un état ? » (*Éloge de la proie*, 116.)

À l'instar d'Ulysse, premier homme libre qui a fait de l'errance un mode de vie, Analis a voulu faire de sa propre errance non seulement « la chance d'un autre regard », mais aussi « la reconnaissance du fait que cet autre regard ne peut être qu'ailleurs ». ¹¹ Pourtant, cet *ailleurs* ne se situe pas dans un pays, ni dans une ville, mais *dans* une langue, celle de son regard « grave, balloté, tragique [et] également joyeux ». C'est « en écrivant ce regard (bien plus qu'en décrivant ce que je voyais) [que] j'ai créé *ma langue* » ¹² qui « m'a sauvé la vie » (*Éloge de la proie*,

¹⁰ « L'arabe houleux des tribus belliqueuses », écrit-elle dans son poème « Orties », p. 52.

¹¹ Analis, D.T. Entretien avec Jean-Marie Le Sidaner, p. 9.

¹² *Ibid*, p. 5.

64), nous dit-il. Mais il se presse d'ajouter «l'enseignement civilisateur de la Grèce», à savoir: «ne pas être barbare c'est avoir un certain regard devant la vie et face à la mort».¹³ Est-ce pour cela qu'il a souvent prétendu qu'en écrivant en français c'est en grec qu'il a toujours écrit ?

En considération de cet *ailleurs* généralisé, qui se trouve partout et nulle part, de la fusion même du grec et du français dans un seul regard chez Analis, la déclaration de Khoury-Ghata «tu es incapable d'écrire loin de Paris» (*La femme qui ne savait pas...*, 91) pourrait paraître assez restrictive et peu crédible, si ce n'était sa façon à elle de bâtir (avec des mots-larmes, des mots-pierres, des mots-cailloux lancés contre un dieu impitoyable¹⁴) cet *ailleurs* dans une ville étrangère, de forger l'écriture de sa survie dans les «cloisons étroites» d'une langue étrangère et «austère», dans laquelle elle a fini « par se trouver à l'aise ».¹⁵

Ceci dit, la différence flagrante entre ses deux langues l'a toujours poussée à «décourag[er] toute tentative de traduire [s]es livres dans [s]a langue maternelle» (*La femme qui ne savait pas...*, 47), sans que cela ne l'empêche de traduire, elle-même, les grands poètes arabes –en particulier, Adonis– dans un français métissé avec des «sédiments de la langue arabe»,¹⁶ d'après sa propre expression.

Pour sa part, Dimitri Analis a souvent mentionné son incapacité à s'auto-traduire en grec, malgré la bonne connaissance de sa langue maternelle qui lui a permis de transposer en français les tragiques grecs –les tragédies d'Eschyle,¹⁷ en particulier– et *L'Apocalypse* de Jean,¹⁸ mais aussi de transcrire en grec l'œuvre de quelques poètes et auteurs qui, au cours de son itinéraire, ont «dépass[é] les noms pour entrer dans [son] sang»,¹⁹ tels Adonis, Julien Gracq et Yves Bonnefoy, formant sa « silencieuse fraternité»²⁰ à lui.

Restent le rêve inassouvi de Khoury-Ghata d'«un livre écrit de droite à gauche et de gauche à droite», son «grand fantasme de [s]es deux langues qui s'entremêlent comme l'eau du fleuve et l'eau de la mer et qui rentrent l'une dans l'autre»,²¹ mais aussi son amertume d'être stigmatisée comme une écrivaine étrangère:

Venue d'ailleurs, tu sera[s] toujours l'étrangère. Tolérée sans plus. Le français écrit par des non-Français de souche, du fruit congelé sans odeur [...] pour certains, démodé pour d'autres, exotique pour les

¹³ *Ibid.*

¹⁴ «Tu ne sais plus pleurer, le jeune mort a épuisé ta provision de larmes. Devenues pierres, cailloux, tu les lancerais sur ce dieu qui s'acharne à faire le vide autour de toi», *La femme qui ne savait pas...*, p. 96.

¹⁵ Cf. la note 8 qui précède.

¹⁶ Khoury-Ghata, V. Entretien avec Bernard Mazo, *op.cit.*

¹⁷ Eschyle, *Théâtre*, version française de Dimitri T. Analis, 2004.

¹⁸ Jean, *L'Apocalypse*, traduit par D.T. Analis, (1991) 1996.

¹⁹ Pour reprendre l'heureuse formule de l'essayiste et poète français Pierre-Albert Jourdan.

²⁰ Cf. Analis, D.T. *Silencieuse fraternité*, essai fragmenté, 1996

²¹ V. Khoury-Ghata, intervention au Colloque International « Dialogue des cultures dans l'espace méditerranéen et les Balkans : le français langue d'échanges et de partage», *op.cit.*

nostalgiques du colonialisme qui collent cette étiquette à tout ce qui n'est pas hexagonal [...]» (La femme qui ne savait pas..., 47)

À l'instar de Khoury-Ghata, Dimitri Analis porte le même stigma d'homme étranger même dans son propre pays: «En mon pays suis en terre lointaine»,²² déclare-t-il, ayant recours à un vers de Villon pour résumer sa démarche solitaire. Passant en revue le trajet de ce poète errant, qui a porté volontiers durant sa vie le masque emblématique d'Ulysse²³ se sentant inconnu comme « Personne », de cet homme qui se qualifiait d'« apatride », si ce n'était la Serbie son pays d'adoption – est-ce un hasard si, lors de ses funérailles, son cercueil était enveloppé du drapeau serbe selon ses dernières volontés? –, j'ose avancer que la langue française – dans laquelle il se disait être – a été sans doute la seule patrie de cet « homme de l'autre rive »,²⁴ qui a disparu en préludant « le nouveau froid du monde »,²⁵

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres littéraires

Analis, Dimitri T. *Terre d'errance*. Paris : Mercure de France, 1988.

----- Entretien avec Jean-Marie Le Sidaner. *Dimitri Analis*. Charleville-Mézières : *Flache* – Revue de poésie / Musée Bibliothèque Rimbaud, No 15, novembre 1990.

----- *Silencieuse fraternité*, essai fragmenté. Paris : Les Cahiers de l'Égaré, 1996.

----- *Hommes de l'autre rive*. Paris : Obsidiane, 2002.

----- *Éloge de la proie – Notes en marge du siècle*. Paris : Éditions de la Différence, 2005.

----- «Ma francophonie, par quels chemins?» Intervention au Colloque International organisé par le Département de Langue et de Littérature Françaises de l'Université d'Athènes et l'Ambassade de France : «Dialogue des cultures dans l'espace méditerranéen et les Balkans: le français langue d'échanges et de partage.» Université d'Athènes. 11-14 mars 2010, p. 1-4. Texte manuscrit et inédit. (Archives de D. T. Analis.)

----- *Präludium zur neuen Kälte der Welt / Prélude au nouveau froid du monde*, trad. en allemand par Peter Handke. Salzburg : Jung und Jung, 2012.

Khoury-Ghata, Vénus. *Une maison au bord des larmes*. Roman. Paris : Balland, 1998.

²² Analis, D.T. Entretien avec Jean-Marie Le Sidaner, p. 6.

²³ «Ulysse n'est pas un nom, mais une identité», constate le poète grec Dimitri Kalokyris à propos de Dimitri Analis. «Variations autour de la règle d'or», p. 54.

²⁴ Cf. Analis, D.T. *Hommes de l'autre rive*, 2002.

²⁵ Titre de son recueil posthume *Prélude au nouveau froid du monde*, 2012.

- Entretien avec Bernard Mazo, in *Autre Sud*, No 19, dossier « Vénus Khoury-Ghata », décembre 2002, p. 26-31.
- *La maison aux orties*. Roman. (Paris : Actes Sud, 2006), Paris : Babel, 2008.
- Intervention au Colloque International organisé par le Département de Langue et de Littérature Françaises de L'Université d'Athènes et l'Ambassade de France: « Dialogue des cultures dans l'espace méditerranéen et les Balkans : le français langue d'échanges et de partage. » Université d'Athènes. 11-14 mars 2010. Texte enregistré.
- *La femme qui ne savait pas garder les hommes*. Roman. Paris : Mercure de France, 2015.
- «Orties». In *Les mots étaient des loups*. Poèmes choisis. Paris : NRF Poésie/Gallimard, 2016, p. 33-52.
- *Le livre des suppliques*. Recueil de poèmes. In *Les mots étaient des loups*. Poèmes choisis. Paris : NRF Poésie/Gallimard, 2016, p. 215-248.

Ouvrages de référence

- Brunel, Pierre. «La traversée des “âmes en souffrance”». Préface. In V. Khoury-Ghata, *Les mots étaient des loups*, poèmes choisis. Paris : NRF Poésie/Gallimard, 2016, p. 7-28.
- Dubrunquez, Pierre. Préface in *Flache – Revue de poésie*, No 15: «Dimitri Analis». Musée Bibliothèque Rimbaud, Charleville-Mézières, novembre 1990, p. 1-2.
- Kalokyris, Dimitri. «Variations autour de la règle d'or». Article. In «Dimitri T. Analis – Poète de l'errance ». Dossier coordonné par Antigone Vlavianou, Christian Cogné et Ismini Vlavianou, Paris : Revue *Le Lien / Desmos*, No 40, juin 2013, p. 53-56.
- Skinner, Quantijn. «La philosophie et le rire», trad. par Muriel Zaghera, XXIII^e Conférence Marc-Bloch : 12 juin 2001. <http://cmb.ehess.fr/54>, 1.5.2017.

Traductions

- Jean. *L'Apocalypse*. Trad. par Dimitri T. Analis. Paris : Obsidiane, (1991) 1996.
- Eschyle. *Théâtre*. Trad. par Dimitri T. Analis. Paris : La Différence, 2004.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Δημήτρης Τ. Άναλις – Vénus Khoury-Ghata. Οι γλώσσες για να ζεις – τα γαλλικά για να επιβιώνεις

Αν αληθεύει ότι η δύναμη ενός έργου εξαρτάται από το μέγεθος της σιωπής που χρειάστηκε να κατανικήσει, προτού δει το φως της δημοσιότητας, είναι εξίσου αληθές ότι ισχύει στην περίπτωση των δύο γαλλόφωνων συγγραφέων Δημήτρη Τ. Άναλι και Vénus Khoury-Ghata.

Ο Δημήτρης Τ. Άναλις (1938-2012) γεννήθηκε στην Αθήνα, σπούδασε Νομικά και Πολιτικές Επιστήμες στο Παρίσι και στη Λωζάννη, ενώ επέλεξε τη γαλλική ως γλώσσα σύνταξης του συγγραφικού έργου του. Η επαγγελματική σταδιοδρομία του ως διπλωμάτη ειδικού στις Μειονότητες των Βαλκανίων, θα μπορούσε να τον έχει απομακρύνει, όμως, όχι μόνο από τη λογοτεχνία αλλά και από τη γαλλική γλώσσα. Ποιοι παράγοντες τον ώθησαν, άραγε, να επιλέξει τη γαλλική ως γλώσσα συγγραφής τη στιγμή που, κατ' αυτόν, «το ριζικό ενός ανθρώπου δεν είναι ποτέ μονό, αφού διαμορφώνει και τη συγγραφική του μοίρα»; Έναντι ποιων κινδύνων ισχυρίζεται, εξάλλου, ότι «η γαλλική γλώσσα [τ]ου έσωσε τη ζωή»;

Ποια προσωπική ή εθνική κρίση ώθησαν, από την άλλη, τη λιβανικής καταγωγής γαλλόφωνη ποιήτρια και πεζογράφο Vénus Khoury-Ghata (1932-) να επιλέξει τη γαλλική ως γλώσσα συγγραφής, καταγγέλλοντας συγχρόνως, μέσα από το έργο της, την εμμονή στην ιδέα των συνόρων προς όφελος μιας γόνιμης συνάντησης των πολιτισμών;

Ποιο ρόλο έπαιξε, άραγε, η γαλλική γλώσσα στη διαμόρφωση της φαντασίας των δυο συγγραφέων, των οποίων το έργο φέρει το διττό στίγμα μιας κρίσης προσωπικής και πολιτικής έναντι του ελληνικού και του λιβανικού εμφυλίου πολέμου;

Σε ποιο βαθμό, τέλος, η δίγλωσση συγγραφική φλέβα στο έργο τους επηρεάστηκε από την ελληνική και τη λιβανική πολιτισμική παράδοση ως προς την ελληνική μυθολογία και την αρχαία τραγωδία, στην περίπτωση του Άναλι, ή τον αραβικό πολιτισμό και τον ισπανόφωνο πολιτισμό της Νοτίου Αμερικής, στην περίπτωση της Khoury-Ghata;